VARIÉTÉS

I

VOYAGE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

Nous empruntons au journal *le Manitoba* le récit détaillé des fêtes qui ont marqué le passage de notre T. R. P. Général à Qu'appelle :

En route pour Qu'appelle. — Lors du passage du T. R. P. SOULLIER, supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, Saint-Boniface et Winnipeg se sont unis pour saluer le distingué visiteur et reconnaître en sa personne les obligations de tout le Canada occidental envers la noble Congrégation dont il est le si digne chef.

Qu'appelle a voulu aussi avoir ses fêtes, et bien qu'elles aient été plus modestes, elles n'en ont pas moins une grande importance.

A Saint-Boniface et à Winnipeg, c'est la jeune église de l'Ouest canadien qui a fêté le général des Oblats sous la direction de Mgr TACHÉ, le vénérable métropolitain, le second père et l'organisateur de cette église.

A Qu'appelle ce sont les anciens maîtres du pays, les Indiens catholiques et même païens qui ont tenu à honneur de souhaiter la bienvenue au premier Père de leurs missionnaires. A Saint-Boniface et à Winnipeg, c'étaient les fêtes des blancs, de ces générations jeunes et vaillantes qui sont venues ici fonder un nouveau monde ; à Qu'appelle, nous avons eu les fêtes de ces races mourantes, de ces nations agonisantes, qui n'ont d'espoir de

vie, de renaissance, que dans la croix des missionnaires et dans l'éducation de leurs enfants.

Le 18 mai, le Supérieur général quittait Winnipeg, accompagné des RR. PP. ANTOINE, assistant général; Ad. LANGEVIN, vicaire de missions; C. CAMPER, ancien vicaire de missions; J. ALLARD, O. M. I., vicaire général, et M. l'abbé E. Rocan, secrétaire de Mgr l'archevêque, pour se rendre à Qu'appelle.

La première adresse présentée au T. R. Père, dans le territoire du Nord-Ouest, fut celle des paroissiens de Qu'appelle Station (C. P. R.), à 24 milles de la Mission de ce nom.

M. l'abbé J. Roy, missionnaire de cette partie du pays, avait eu la délicatesse de préparer une réception à l'église pour le vendredi matin, 18. M. Beauchamp, marchand de l'endroit, a lu une adresse française pleine des sentiments les plus délicats.

Dans sa réponse, le T. R. Père loua hautement la foi canadienne, qui fait de nos compatriotes des prédicateurs de l'Évangile partout où ils portent leurs pas. Il exhorta les catholiques de Qu'appelle Station à faire honneur à leur titre, et il exprima l'espoir de voir bientôt leur village prendre les proportions d'une grande ville.

Après avoir prié le R. P. LANGEVIN de l'interpréter en anglais, le vénérable Supérieur donna une poignée de main à tous les assistants, et il se rendit chez M. Beauchamp où un plantureux déjeuner avait été préparé pour lui et toute sa suite; on ne devait arriver à la Mission que dans l'après-midi.

Le départ eut lieu immédiatement après le déjeuner. M. l'abbé Roy voulut bien accompagner les voyageurs. Le temps était superbe : soleil radieux, ciel serein, brise légère et fraîche, précieux *maringouinifuge!* et des che-

mins tout à la fois solides et moelleux, sablés et nivelés, et pourtant vierges de la main des hommes; peut-être les plus beaux chemins du Dominion.

A mi-chemin, quelques éclaireurs à cheval, la plupart enfants de l'école industrielle pour les petits sauvages, nous rejoignirent, et bientôt nous aperçûmes sur une hauteur une cavalcade de près de 100 chevaux du pays (poneys) montés par des métis et des sauvages, surtout des petits sauvageons tenant en main un pavillon de couleur. Le nom du général de cette cavalerie est M. Dazé.

La fanfare de l'école, composée de près de 20 enfants indiens, sous la direction de M. Rivard, frère de la Supérieure de l'hôpital de Saint-Boniface, nous attendait au même endroit, et elle nous fit oublier, par ses joyeuses harmonies, la longueur de la route.

La cavalcade prit les devants à un moment donné et nous précéda au fort Qu'appelle, à 4 milles de la Mission ; c'est dans la maison du bourgeois du fort de Qu'appelle que Mgr Taché a écrit ses *Vingt années de missions*.

Plusieurs voitures vinrent s'ajouter à l'escorte durant le trajet, et il y en avait plus de 20 qui suivaient celle du Supérieur général quand il descendit dans la plaine où repose le village du fort.

Les protestants, accourus de toutes parts pour contempler ce spectacle nouveau, durent penser, ce jour-là, que les catholiques savent honorer leurs prêtres. L'évêque anglican a peut-être donné la note du sentiment général, quand il a eu la gracieuseté de lever son chapeau pour saluer chacun des groupes de prêtres passant devant sa porte.

Jamais la vallée de Qu'appelle ne m'apparut plus belle qu'à ce moment.

Les côtes, qui ont plus de 300 pieds d'élévation,

ont revêtu leur fraîche parure de printemps. La rive droite, abondamment boisée, nous envoie le parfum de ses peupliers et de ses érables en fleurs, tandis que la rive gauche, avec son gazon verdoyant, offre l'aspect d'une pelouse de parc anglais.

Les huit lacs poissonneux, à qui la rivière sert de chaîne d'argent, sont pleins jusqu'aux bords, tout comme celui qui est devant nous. La plaine s'étend entre les deux falaises sur plusieurs milles carrés ; il y aurait là l'emplacement d'une ville féerique, et je comprends que l'on y ait songé.

Je m'explique maintenant les paroles enthousiastes de notre vénérable archevêque : « Entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses, il n'y a rien de comparable aux beautés de la vallée de Qu'appelle. »

Nous traversons la rivière et en quelques minutes nous arrivons à la Mission où une foule immense, composée surtout de blancs et de métis avec quelques sauvages, attend aux portes de l'église où elle ne peut pénétrer afin de saluer le noble visiteur.

M. Dazé lut alors une très belle adresse en français, et le docteur Seymour, médecin de l'école, lut en anglais une adresse qui fait honneur à sa foi et à la délicatesse de son cœur.

Le Supérieur général était visiblement ému. Il avoua qu'il ne s'attendait pas à de pareilles démonstrations, et il remercia les paroissiens anglais et français de Qu'appelle des précieux témoignages de respect et d'estime qu'ils lui donnaient.

Il exprima son étonnement de voir les progrès rapides qui se sont opérés en cet endroit depuis onze ans, alors que Qu'appelle ne renfermait qu'en germe les grandes œuvres qui se sont si magnifiquement épanouies depuis. Il releva les paroles flatteuses et filialement affectueuses

de l'adresse anglaise, rappelant que Mgr TACHÉ était le fondateur de la Mission de Qu'appelle, et il exprima le regret de ne pas le voir présent. Le R. P. LANGEVIN et le R. P. HUGONARD parlèrent ensuite, le premier en anglais et le second en cris.

A l'école industrielle. — Dans l'après-midi du même jour, les enfants de l'école réclamèrent l'honneur de saluer le Supérieur des Pères Oblats auxquels est confiée cette belle et grande œuvre.

Il y eut deux adresses en anglais, langue officielle de l'école : l'une pour les filles indiennes et l'autre pour les garçons.

Le Père général eut, dans sa réponse, des paroles fort élogieuses pour le gouvernement canadien. « En Europe, dit-il, on sera émerveillé d'apprendre ce qui se fait ici pour la cause de la civilisation. Rien ne fait tant d'honneur à un pays que cette protection accordée aux faibles et aux petits. Je remercie le gouvernement de sa libéralité à l'égard de cette œuvre confiée à mes missionnaires. »

Le R. P. LANGEVIN traduisit ces belles paroles en anglais, et il y ajouta l'éloge de la Compagnie de la Baie d'Hudson. « Sans cette noble Compagnie, dit-il, nos missionnaires auraient parfois péri de faim et de misère dans les plaines sauvages, sur les rivages inhospitaliers de l'extrême nord. » Il se tourna alors vers M. Archer Macdonald, bourgeois de la Compagnie au fort Qu'appelle, et il le remercia tout particulièrement de sa bienveillance à l'égard des missionnaires catholiques.

Le R. P. HUGONARD ajouta quelques mots en cris.

La journée devait avoir un couronnement digne de ses débuts.

Dans la soirée, les filles indiennes de l'école nous ont fait passer deux charmantes heures, en jouant deux

petites pièces anglaises pleines d'intérêt, et qui étaient en même temps une leçon de vertu. Un chœur de petites mignonnes est venu entre temps chanter un joli cantique à la Sainte-Vierge, en français, et chacune a déposé au pied de la statue de la bonne mère sa petite fleur, de façon à lui former ensuite une couronne. M. Bétournay, inspecteur des écoles sauvages catholiques, voulut bien nous jouer sur l'harmonium, dans les entr'actes, les plus jolis morceaux de son riche répertoire.

Je reviens aux petits drames anglais. C'était vraiment merveille de voir ces petites *squaws* se donner des airs de grandes dames anglaises du meilleur monde. Je me demande s'il y a beaucoup de couvents de demoiselles blanches où l'on puisse s'en tirer avec plus de grâce et de naturel que ne l'ont fait ces demoiselles cuivrées.

La prononciation anglaise était nette et distincte ; on pouvait comprendre chaque mot très aisément. On a entendu plusieurs dames et plusieurs messieurs protestants, venus du fort, exprimer hautement leur admiration.

Où pensez-vous que le gouvernement puisse trouver, ailleurs que chez les infatigables religieuses, des personnes qui réussissent, dans l'espace de quelques mois, à faire déclamer, en un si joli langage, des filles de Peaux-Rouges ?

Il est bien vrai que ces bonnes Sœurs grises y ont consacré une partie de leurs nuits ; mais le dévouement ne sait pas s'épargner.

Et puis, si vous aviez vu la propreté et même l'élégance qui règnent dans la tenue extérieure des 100 petits garçons et des 100 petites filles de l'école ! Ces dernières surtout ont un costume fort cossu.

Honneur donc aux filles de la Vénérable Mère d'You-

ville (Sœurs grises de Montréal) qui secondent si puissamment l'habile directeur de l'institut, le R. P. Hugonard! Que de fois ce missionnaire infatigable, dont le prestige merveilleux et la patience inaltérable réussirent à faire regorger l'école d'enfants sauvages, s'est écrié : « Que ferions-nous sans les bonnes Sœurs ? Sans elles, nous n'aurions jamais eu le succès dont nous bénissons Dieu chaque jour. »

Plantation d'une croix. — Le samedi, 19 mai, fut encore un jour de grande fête.

La matinée fut consacrée à des jeux publics dont les principaux héros furent des enfants de l'école.

Dans l'après-dîner, il y eut une cérémonie importante.

Il y a vingt-neuf ans, au mois d'octobre 1865, notre vénérable archevêque choisissait le site de la Mission de Qu'appelle. Il n'y avait pas alors un seul sauvage chrétien dans toute la région, on n'y rencontrait que des métis catholiques qui y venaient camper durant quelques mois pour faire la chasse aux buffalos. Avouons que le fait d'établir une Mission dans de telles circonstances était un acte de foi presque héroïque. Comme pour prendre possession, au nom de Jésus-Christ, de ce pays où le démon régnait jusque-là en souverain sur les pauvres sauvages païens, le grand évêque missionnaire planta une croix sur le sommet le plus élevé des hauteurs de Qu'appelle, et il fit promettre aux métis, et même aux païens alors présents, de respecter et de faire respecter le signe du salut ainsi que les terrains de la future Mission. La parole donnée a été loyalement gardée ; le temps seul, ce destructeur impitoyable, a pu ébranler ce monument de notre foi, et depuis quelques années la croix avait cessé de se dresser dans les airs comme le témoin d'un autre âge.

C'est pour rattacher le présent au passé et affirmer de nouveau les droits de Jésus-Christ sur ce pays, que le T. R. P. Supérieur a béni et planté une superbe croix en bois, de quinze pieds hors du sol, et couverte de fer blanc. Une procession composée des 200 enfants de l'école, avec les religieuses et tous les employés, et d'un bon nombre de blancs, de métis et de sauvages, s'est rendue solennellement, croix en tête, et au chant d'un cantique sauteux en l'honneur du signe de notre rédemption, sur le plateau élevé où la cérémonie devait avoir lieu. Le père Théophile Campeau voulut bien se faire le héraut de la bonne nouvelle ; il fit le tour des loges nombreuses disséminées dans les ravins, sur les flancs des collines ou autour de l'école, et il exhorta les sauvages païens à venir voir cette belle démonstration. Une vieille femme païenne, qui s'était vermillonnée *pour réparer des ans l'irréparable outrage*, et qui portait un accoutrement étrange tout comme une sybille antique se *faisait prier.* — « Qu'allons-nous gagner, dit-elle, en montant si haut ? »

« Tu vas gagner le ciel, » repartit le missionnaire. La pauvre vieille a gravi péniblement le monticule élevé. Qui sait si son salut ne sera pas à ce prix !

Le nombre des païens présents était très considérable et leur attitude fut très respectueuse.

Après que le R. P. Général eut dit quelques mots en français pour rappeler les circonstances de la plantation de la première croix dont on voit encore les débris vermoulus, le R. P. Allard, o. m. i., vicaire général, fit un beau discours en sauteux. Les sauvages étaient ravis d'entendre un blanc parler si bien leur langue, ils en exprimèrent ensuite leur satisfaction.

Le R. P. Favreau ajouta alors quelques mots en sioux et tout se termina par quelques prières récitées en an-

glais et en français au pied de la nouvelle croix, d'abord pour Mgr l'archevêque, ensuite pour la conversion des infidèles et enfin pour les morts.

Procession du Très Saint-Sacrement. — Le lendemain, dimanche, 20 mai, il y a eu, à 8 heures du matin, confirmation de 165 personnes à l'église par le T. R. P. Général, que Mgr TACHÉ avait eu la délicatesse de déléguer, en vertu d'un indult spécial.

A 10 heures, grand'messe avec diacre et sous-diacre, suivie de la procession du Très Saint-Sacrement.

Le nombre des blancs a été plus considérable que d'habitude, ce jour-là. On voyait des représentants de plusieurs nations européennes — anglais, écossais, français, irlandais, allemands, suédois — et plusieurs colons canadiens venus de la chère province de Québec. Les sauvages vinrent aussi en bon nombre. Ils aiment beaucoup à aller *prier dans le bois*, comme ils disent, faisant allusion au reposoir qui est dressé chaque année dans un charmant bocage (*un îlot de bois*, en style de prairie) situé à quelques pas de l'église.

La fanfare de l'école et tous les enfants en costumes de fête et portant de petits pavillons de diverses couleurs précédaient le clergé. Les sauvages païens accoururent de toute part pour contempler ce spectacle si étrange pour eux.

Le R. P. ANTOINE portait le Très Saint-Sacrement, assisté de M. l'abbé Roy comme diacre, et de M. l'abbé Rocan, comme sous-diacre.

Le Sacré-Cœur de Jésus, patron de la paroisse naissante de Qu'appelle, a dû bénir abondamment ce bon peuple, si pieusement recueilli, ces chers enfants dont la tenue était irréprochable, et tous ces pauvres malheureux qui méconnaissent encore Jésus-Christ et qui sont comme *sans Dieu* en ce monde, *sine Deo in hoc mundo.*

L'église de Qu'appelle possède un groupe superbe représentant la scène du calvaire, don des paroissiens et de quelques âmes pieuses de la région de Montréal ; si une âme généreuse établissait un calvaire là où se dresse aujourd'hui la croix dont on a parlé, et si l'on plaçait les stations du chemin de la croix sur les flancs de la colline, l'œuvre serait complète et le prochain reposoir pourrait être dressé sur les hauteurs — *Qui in altis habitat*, « Dieu aime à habiter les cimes ». — Qui donc lui fera ce plaisir ?

A 3 heures de l'après-midi, nous eûmes les exercices du mois de Marie. Sermon en français par le T. R. P. Général, qui put rendre le témoignage qu'il avait vu la Très Sainte-Vierge honorée sur quatre continents : en Afrique et en Asie aussi bien qu'en Europe et en Amérique. Le T. R. P. LANGEVIN prouva ensuite que le culte de la Vierge Immaculée n'avait rien de nouveau, et il fit voir que les protestants avouaient maintenant leurs erreurs passées, puisqu'ils revenaient au culte de celle dont on a dit que l'Angleterre était son douaire.

Assemblée des Sioux. — Un certain nombre de sauvages sioux s'étant réunis à la Mission, le T. R. P. Général, sur la demande de leur missionnaire, voulut bien les recevoir et leur adresser quelques paroles d'encouragement.

Le T. R. P. Général commence par donner à tous une poignée de main.

Le chef, Bœuf-levé, prend ensuite la parole. Il exprime sa reconnaissance au T. R. P. Général d'être venu de si loin pour les voir, eux pauvres sauvages. « Nous n'avons pas pris la prière encore, pour plusieurs du moins, mais nous l'aimons, cette prière. Tu nous as bâti une église en pierre sur notre terre, nous t'en remercions. Tu nous donnes un prêtre qui parle notre langue, nous

te demandons de ne pas nous l'enlever. Nous ne prions pas, c'est vrai; autrefois, vois-tu, il n'y avait pas de *robes noires* avec nous, nous étions seuls, nous pensions que notre religion était la seule; mais depuis que la robe noire est avec nous, nous réfléchissons à ce qu'il nous dit, nous aimons à entendre sa parole, parce que c'est la parole du Grand Esprit, parole toujours droite. Nous avons donné nos enfants à la robe noire pour qu'il leur verse de l'eau sur la tête, qu'il leur enseigne à prier *droitement* le Grand Esprit et qu'il leur montre à lire dans les gros livres et à parler avec les blancs. »

Le T. R. P. Général répondit à ce discours en exprimant son contentement de voir les Sioux, cette nation si célèbre par ses exploits guerriers, si brave, si courageuse. Leur renommée a traversé la grande mer. Il les aime. Ils sont intelligents, ils ont compris que la robe noire était pour eux un père. Il les félicite de leurs bonnes dispositions. Lorsqu'il retournera dans son pays, il dira qu'il a vu les Sioux; il parlera de leurs bonnes dispositions, mais il voudrait pouvoir dire que les Sioux ont entendu sa parole, qui est la parole de Dieu. « Vous m'ouvrez votre cœur, laissez-moi vous ouvrir le mien. Quelques-uns d'entre vous n'ont pas encore pris la prière; il faut qu'ils la prennent. Vos enfants sont baptisés, dites-vous. Ce que vous trouvez bon pour vos enfants doit être bon pour vous aussi. Il vous faudra mourir un jour, et ces enfants que vous faites prier vous ne les verrez jamais si vous ne marchez dans le même chemin qu'eux. Vous avez encore quelques enfants qui ne sont pas baptisés, promettez de les donner au prêtre. »

En présence même du T. R. P. Général, les Sioux se consultent et finissent par promettre de donner tous les enfants au prêtre. Immédiatement après l'assemblée, deux païens se rendent au camp, donnent les premiers

l'exemple de l'accomplissement de leur promesse et portent leurs enfants au missionnaire sioux.

Le congrès sauvage. — Le bouquet de toutes ces fêtes a été certainement la réunion des sauvages chrétiens et païens. Il est regrettable que M[gr] TACHÉ, notre bien-aimé archevêque, qui en a été le promoteur zélé, et le R. P. LACOMBE, qui a négocié heureusement l'affaire avec le gouvernement afin d'obtenir quelques secours pour nourrir les sauvages, n'aient pas été capables d'y assister; ce sont deux vides énormes que rien n'a pu combler.

Néanmoins, le *congrès sauvage* a été fort intéressant, même pour ceux qui ne savaient pas le sauvage, grâce aux habiles et bienveillants interprètes dont le nom mérite ici une mention honorable. Le R. P. HUGONARD pour les Cris, le R. P. ALLARD pour les Sauteux et le R. P. FAVREAU pour les Sioux, les RR. PP. CAMPER, MAGNAN (Prisque), supérieur de Qu'appelle, et CAMPEAU sont aussi venus à la rescousse des Sauteux.

On évalue à plus de 800 (d'autres disent 1000) le nombre des sauvages présents aux fêtes, et cela malgré que l'invitation n'ait été faite qu'aux Indiens des réserves voisines et aux seuls catholiques.

L'appât des vivres et une certaine curiosité ont mis sur pied un certain nombre de sauvages païens. S'il y avait eu invitation générale, nous aurions compté au delà de 2500, peut-être 3000 sauvages.

Je suis tenté de renoncer à décrire les costumes des assistants ; M. l'abbé Rocan aura l'honneur d'avoir immortalisé, au moyen de son appareil photographique, des types qui méritaient cette distinction. Beaucoup de personnes aimeront par exemple à posséder le portrait de *Pia-Pot*, le vieux chef païen, et celui de O'Shouppe, le chef chrétien, catholique, noble conquête de la civilisation chrétienne.

Mais plusieurs païens ont refusé catégoriquement de se laisser photographier, et il aurait fallu le crayon ou le pinceau d'un artiste caricaturiste pour reproduire sur le papier ou sur la toile les sauvages païens vermillonnés, les cheveux tressés ou retombant sur les épaules en mèches incultes, les oreilles ornées de boucles comme les héros d'Homère, et se drapant, avec la fierté des anciens Romains en toge, dans leurs couvertes à larges carreaux rouges et bleus ou dans un simple morceau de coton blanc portant sa marque de commerce. Plusieurs étaient en partie couverts de peaux de bêtes disposées en casque ou en collerette, pèlerine : le bord de la couverte ou du manteau et le pantalon de couleur sont quelquefois garnis de queues de belettes, en guise de passepoils.

Point d'armes, mais un long calumet de paix, servant de manche à une hachette fort inoffensive.

Quelques vieux sauvages portaient comme un sceptre une aile ou plumeau d'aigle noir ou d'aigle à tête blanche (aigle américain), très communs, dit-on, dans la région de la montagne du Cyprès.

Donc, ils étaient là, Cris, Sauteux, Sioux, Assiniboines, dans la grande salle bâtie récemment pour servir de gymnase aux enfants de l'école, et ils attendaient en toute patience l'ouverture de la séance.

Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. ANTOINE, de MM. les abbés Roy et Rocan et des RR. PP. LANGEVIN, CAMPER, ALLARD, MAGNAN (Prisque), HUGONARD, SAINT-GERMAIN, CAMPEAU, FAVREAU, COMEAU, O. I. M., prit place sur la plate-forme et l'on déclara le congrès ouvert.

LES DISCOURS. — Par politesse et par diplomatie, on voulut d'abord faire parler les païens, mais ils refusèrent, pour les mêmes raisons, sans doute.

Alors, un chef chrétien se leva, et, après avoir touché

la main à tous les missionnaires, selon le cérémonial sauvage, il exprima d'abord sa joie de voir devant lui un si grand chef venu de par delà le grand lac salé et il fit une courageuse profession de foi catholique, en présence de ses frères païens :

« Très grande robe noire, nous sommes fiers d'être ici aujourd'hui et de te rencontrer. Nous te remercions d'être venu de si loin afin de nous voir. Nous sommes catholiques ; nous avons accepté la grande bonne prière que tu prêches avec les robes noires que tu as envoyées au milieu de nous. Nous te remercions, nous remercions tes robes noires, nous disons grand merci aux filles de la prière (les religieuses) pour toutes les belles et grandes bonnes choses qu'elles disent et font pour nous et pour nos enfants. Très grande robe noire, nous te demandons avec instance de nous prendre en pitié ; nous sommes nombreux dans nos réserves, beaucoup de nos frères ne prient pas encore la grande bonne prière du Grand Esprit. Nous espérons que tu nous donneras une robe noire pour demeurer plus longuement avec nous. »

Son discours terminé, il toucha de nouveau la main des prêtres et il reprit son siège.

Un autre sauvage catholique, un néophyte baptisé seulement depuis Pâques et confirmé le matin même par le R. P. Général des Oblats, demanda la permission de dire quelques mots. Au grand étonnement des Pères qui connaissent le fanatisme des païens au milieu desquels il vit, ce brave Indien professa sa foi avec une fermeté admirable. Évidemment, il avait bien reçu le don de force.

« Je suis en deuil, dit-il, je viens de perdre mon père ; mais la joie de ta présence est si grande que j'ai voulu oublier mon chagrin pour venir te toucher la main et te dire que mon cœur est heureux depuis que j'ai pris la

prière des blancs. Tu dis que tu viens au nom du Grand Priant, le pape; eh bien, dis-lui le bonjour de ma part; dis-lui que nous sommes ses enfants et que nous l'aimons bien. »

Discours de Pia-pot. — A ce moment, on pria le vieux chef Pia-pot de faire son discours. Il se leva aussitôt.

Il avait déjà rejeté sa couverte jadis blanche et il apparut avec son justaucorps en peau de caribou, garni de languettes de cuir en guise d'épaulettes et de frange. Un sourire moqueur errait sur ses lèvres, et ses petits yeux de fouine brillaient comme des escarboucles; ses longs cheveux, vierges du peigne, retombaient pêle-mêle sur ses épaules et ses joues. Le rusé compère semblait se douter de l'intérêt qu'il excitait et s'y complaire doucement.

C'est le R. P. HUGONARD qui l'interpréta en français. Pia-pot parle le cris.

Après la cérémonie de la poignée de main donnée à tous les missionnaires, il commença :

« Dis à ce grand chef que je suis content, moi aussi, de le voir, afin de le saluer et de lui dire ce que j'ai dans le cœur. Je suis de ceux qui sont sortis de cette terre et qui ont toujours été les maîtres de ce pays. »

Ici, Pia-pot s'interrompit pour faire remarquer que personne n'écrivait ce qu'il disait; *il veut que ses paroles aillent loin* dans les *grands papiers* qui courent par le monde (journaux). Sur la réponse des Pères que tout serait gravé dans leur mémoire, il continua :

« Jamais je n'ai consenti à vendre nos terres aux blancs. Comment pouvons-nous vendre la terre? Est-ce qu'elle n'appartient pas au maître de la vie, au grand Manitou? Il n'y a aucun prix qui puisse la payer.

« Et puis, la terre ne forme qu'un avec mon corps. Est-ce qu'il est permis à un homme de vendre son corps?

« Mais les blancs nous ont trompés. Ils nous ont fait de belles promesses. Leur bouche était pleine de sucre. Ils ont gagné à leur cause quelques-uns des nôtres qui ont cru à leurs paroles.

« Mais moi, je n'ai jamais voulu me fier à eux.

« Ils avaient promis au vieux chef Piguis, près de Selkirk, de ne prendre que 2 milles de chaque côté de la rivière Rouge ; ils ont fini par s'emparer de tout le reste.

« Ici, ils font la même chose.

« Nous ne sommes plus maîtres sur nos réserves. On nous prend non seulement notre terre, mais même nos arbres, et l'on nous défend de tuer le gibier dans nos bois et nos prairies et de prendre le poisson dans nos rivières.

« On nous a donné des animaux, mais s'il arrive que quelqu'un de nous en tue un pour le manger, il est menacé d'aller en prison. L'argent du traité nous est payé trop tard durant l'été ; nous devons le donner tout de suite, parce qu'il a fallu s'endetter pour vivre.

« Les blancs sont des avares, des rapaces ; ils ramassent pour eux tout ce qu'il y a sur la surface de la terre. Ils sont si avares que quand ils crachent, ils mettent ce crachat dans un linge pour ne rien perdre.

« Tu vois nos visages amaigris ; tu vois nos habits déchirés. Regarde comme nous sommes pauvres et misérables. Notre race va bientôt disparaître. J'ai déjà perdu près de 200 personnes dans ma réserve depuis quelques années. Notre religion s'en va, la religion des blancs est plus forte. »

Alors Pia-pot, montrant deux doigts de la main, demanda au P. Hugonard : « Comment appelles-tu cela en français ? — Deux, » répondit le Père.

« Eh bien, reprit Pia-pot, dis-lui que je veux encore danser deux danses en l'honneur du soleil, et alors je

verrai ce que je dois faire. Je ne sais ni lire, ni écrire comme les blancs ; si j'ai mal parlé, pardonne-moi. Il y a plusieurs années, j'ai promis au « grand prêtre », Mgr Taché, que je ne ferais jamais la guerre aux blancs, et j'ai tenu parole avec mes gens. Cependant, je garde ma façon de prier le Grand Esprit ; je ne veux pas plus changer ma religion que je ne veux changer ma peau. Il y en a qui disent que les sauvages qui meurent après avoir pris la prière des blancs ne sont pas reçus dans le ciel des sauvages parce qu'ils portent des croix, et ils sont chassés du ciel des blancs parce que leur peau est noire. »

Ici, un missionnaire, craignant la mauvaise impression que pouvait produire cette profession de foi païenne et cet exposé d'une croyance d'origine satanique très répandue chez les sauvages, se permit d'interrompre Pia-pot, et l'on entendit aussi des protestations de la part des chrétiens.

« Je n'exprime pas ma conviction, repartit alors le vieux drôle, mais je dis ce qui se répète parmi nous. Je ne méprise pas la prière des blancs ; j'envoie mon petit-fils à l'école de Qu'appelle. Au reste, je pourrais bien, moi aussi, dire de belles paroles. Je sais comment on parle aux blancs quand on veut leur faire plaisir, mais j'ai promis de dire ce qu'il y avait dans mon cœur. Grand chef de la prière des blancs, je te salue. »

Ce discours fut débité avec une éloquence vraiment remarquable, et je regrette de ne pouvoir en donner que de courts passages. Les païens l'applaudirent plusieurs fois en faisant sortir du fond de leurs gorges une sorte de grognement significatif.

Les autres orateurs païens qui parlèrent ensuite eurent bien soin de dire au début qu'ils pensaient tous comme le vieux chef. « Ce que le vieux dit, je le dis moi aussi, » répétaient-ils à l'envi. L'un d'eux, comme pour répondre

à l'objection de servilisme, dit qu'il aurait parlé ainsi s'il s'était levé le premier.

J'ai remarqué que tous les jeunes païens se sont excusés de ne pas avoir encore la sagesse des anciens, ce qui m'a semblé une leçon d'humilité pour les jeunes visages pâles.

Un des païens a demandé carrément si leurs discours allaient avoir quelque résultat pratique.

J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus.

aurait-il pu dire avec le bon La Fontaine.

Un autre se plaignit de ce que leurs paroles n'allaient pas plus loin que Winnipeg.

Alors un Sioux païen appelé *La Suisse* demanda à parler, et le R. P. Favreau l'interpréta.

« Je suis heureux, moi aussi, dit-il, en s'adressant au Supérieur général. Ta présence rend la nature plus belle autour de nous. La feuille des arbres est plus verte, les fleurs des prairies plus parfumées, le soleil plus brillant. En te voyant, ce matin, il m'a semblé que c'était le Grand Esprit qui descendait sur la terre. Nous savons que la parole de la robe noire est droite, qu'il ne nous trompe pas. Nous avons confiance en lui. Nous avons placé nos enfants à l'école ici et nous sommes contents. Nous t'avons promis de faire baptiser nos enfants, et déjà nous en avons présenté deux à notre Père. Nous comprenons que l'école est une bonne chose et que nos enfants apprennent de bonnes choses. Je te salue. »

Discours d'O'Shouppe. — Vint enfin le tour d'O'Shouppe, excellent sauvage chrétien, qui, il y a vingt ans, adorait le soleil, dansait en son honneur, vivait avec deux femmes, allait à demi vêtu, et faisait de la sorcellerie ou médecine diabolique. O'Shouppe est maintenant vêtu

comme un *gentleman*, et il possède un magnifique troupeau de chevaux et de bestiaux. Il récolte, chaque année, une ample moisson de blé et de légumes, et il habite une jolie maison fort proprette au lac Croche, à 60 milles de Qu'appelle. O'Shouppe est une conquête du R. P. Decorby, et les missionnaires ont en lui un auxiliaire puissant, zélé et fort intelligent. Sa fille Isabelle, élève de l'école industrielle de Qu'appelle, a été envoyée avec des Sœurs grises à Chicago, pour représenter l'institution à l'exposition colombienne (World's Fair).

« Très grande robe noire, le premier mot que j'ai à te dire, en mon nom et au nom de tous les sauvages du lac Croche, doit venir du fond de mon cœur; je me réjouis beaucoup dans mon cœur de te voir ici avec tes robes noires. Et en mon nom et au nom de tous les sauvages qui sont venus de loin, de toutes les réserves que tes prêtres visitent, je viens te dire, très grande robe noire, grand merci, grand merci d'être venu de bien loin pour nous rencontrer ici dans ces grands et très beaux jours de fêtes de la bonne prière. Oui, vraiment, du fond de nos cœurs, nous devons te remercier, toi, très grande robe noire, et tous nos Pères, pour le grand et bien bel ouvrage que vous faites au milieu des sauvages et en faveur de nos enfants. Ah ! nous aimons à les voir aujourd'hui, nos enfants ! Nous sommes fiers d'eux tous et nous nous sommes tous réjouis dans nos cœurs, les entendant dire et les voyant faire des choses belles et bien curieuses. Grand merci aux Pères de l'école, qui travaillent nos enfants avec soin et intelligence pour mettre dans leur cœur et leur esprit toutes les belles et bonnes choses que les blancs connaissent. Grand merci aux filles de la prière qui se donnent tant de trouble, qui se montrent toujours le cœur plein de charité pour nos enfants. Avec toi, très grande robe

noire, je dis, au nom de tous les sauvages, grand merci au gouvernement et à tous ses employés, qui ont bien voulu prendre nos enfants en pitié et dépenser de grosses sommes d'argent pour leur faire du bien... Vraiment, quiconque a un peu d'intelligence et de cœur, quiconque voit tout le bien qui se fait ici pour nos enfants, ne peut s'empêcher de dire, le cœur plein de joie : « Merci, merci ! » Vraiment, nous nous réjouissons aujourd'hui dans nos cœurs.

« Depuis quarante ans, nous n'avons pas encore vu les choses grandes et bien curieuses que nous voyons tous aujourd'hui. Il y a quarante ans, nous ne connaissions pas la robe noire ; nous ne la voyions de loin que très rarement. Nous ne comprenions pas son grand ouvrage. Les Oblats, tes robes noires, sont les premiers qui sont venus nous rencontrer dans le bon temps. Et depuis, ils ont changé toutes les réserves des sauvages. Oui, aujourd'hui, tout est changé ; quelle différence entre nos enfants d'aujourd'hui, qui sont enseignés dans les grandes écoles, et les enfants qui vivaient autrefois ! Quelle différence aujourd'hui même entre nos enfants qui sont aux grandes écoles et ceux que les parents gardent chez eux ! Grand prêtre, aujourd'hui tes robes noires sont partout : au Manitoba, ici, là-bas, loin dans le nord, là-bas, loin, de l'autre côté des montagnes Rocheuses. Moi, je les ai vues presque partout, j'ai été au Manitoba, j'ai parcouru les réserves ici, j'ai été loin, de l'autre côté des montagnes Rocheuses, dans les grandes forêts (Colombie Britannique). Là, à la Colombie Britannique, j'ai été joyeusement surpris ; j'ai vu des milliers de catholiques ; ne parlant pas leur langage, j'ai pris mon chapelet. »

Ici, l'orateur sort son chapelet de son gousset et le montre.

« J'ai commencé à prier devant eux. Alors, nous nous sommes compris ; nous ne formions plus qu'une même famille, et déjà nous nous aimions. *Wah ! wah !* comme ils prient, tous ces sauvages ! J'ai passé un mois avec eux, et je les ai vus se réunir tous les soirs et tous les matins pour réciter le chapelet. J'ai été bien surpris : ces sauvages écoutent la robe noire ; ils ont tous accepté la grande bonne prière du Grand Esprit que prêche la robe noire ; ils sont heureux et vivent bien. Ici, c'est bien étonnant, c'est le contraire ; on n'écoute pas la bonne parole de la robe noire. En les voyant, je pensais ici, à ma terre (à mon pays), et j'avais de la peine dans mon cœur ; je me disais : « Ah ! je désire fort que les sau- « vages là-bas d'où je viens se conduisent comme ces « sauvages. » Grand prêtre, j'aurais encore beaucoup à te dire ; mais, comme mes amis ont parlé déjà longuement, je crains de te fatiguer. Je te salue et te remercie encore, toi et toutes tes robes noires. Maintenant, je veux dire seulement quelques mots à mes frères et amis sauvages. »

Se tournant du côté des sauvages, il parla ainsi : « Mes parents, je ne suis pas digne de vous parler aujourd'hui en présence du grand prêtre ; mais je désire vous communiquer tout ce que je vois dans mon esprit et ce que j'éprouve de joie dans mon cœur.

« Vous voyez, vous comprenez aujourd'hui ce que nous devons penser du prêtre et ce que nous devons penser du gouvernement. Les prêtres (les robes noires) ont leur ouvrage, le gouvernement a son ouvrage. L'ouvrage des robes noires n'est pas du tout semblable à l'ouvrage du gouvernement. Vous l'avez vu, hier et aujourd'hui, l'ouvrage des robes noires. Réfléchissez donc fortement et comprenez que cet ouvrage des robes noires est pour vous et pour nous tous. Pensez au Grand

Esprit, afin qu'il vous aide à bien comprendre et à bien accepter de bon cœur le grand ouvrage des robes noires qui marchent tout le temps dans nos réserves. »

O'Shouppe veut leur faire comprendre qu'ils doivent écouter et accepter la religion prêchée par les prêtres.

« L'ouvrage des robes noires, si vous l'acceptez, si vous vous en servez bien, ne pourra pas manquer de vous faire du bien. Tenez, voulez-vous comprendre le grand ouvrage de la vraie robe noire? Voyez, regardez vos enfants. Que pensez-vous? Les enfants qui sont enseignés dans ces grandes écoles et ceux qui n'y sont pas sont-ils pareils? Ah! il y a, vous le savez bien, une bien grande différence entre les enfants qui sont enseignés dans les grandes écoles et ceux qui sont privés de ces bons enseignements. Les enfants qui sont gardés dans les grandes écoles apprennent les bonnes et grandes choses que les robes noires ont dans leurs têtes (esprits). Ils sortent pour ainsi dire de la grande nuit où ils se trouvaient pour entrer avec les robes noires dans la grande lumière. Les enfants qui sont dans les réserves, pensez-vous qu'ils sont capables de dire de belles choses et de faire des choses curieuses comme nos enfants? Jonglez (méditez) donc fort sur tout ce que vous avez vu et entendu ici, et servez-vous de tout cela pour vous faire du bien.

« Vous penserez peut-être ainsi : les blancs aident O'Shouppe et voilà pourquoi il nous parle si fortement. Les autres ont parlé, ils ont craint de vous dire quelques mots. Moi, je désire, comme tous ceux qui prient avec moi, je désire que tous mes semblables connaissent les grandes vérités de la bonne prière que le Grand Esprit a eu la charité de nous faire connaître. »

Ce discours d'O'Shouppe fut applaudi à plusieurs reprises par les métis et les sauvages catholiques.

Aussi éloquent que Pia-pot, il met plus de douceur et d'insinuation dans sa voix, et l'on est frappé du contraste de sa modestie chrétienne avec la fierté raide ou railleuse du vieil adorateur du soleil.

Réponse du T. R. P. Général. — Il était bien temps que le Supérieur Général eût son tour. Le R. P. HUGONARD l'interpréta en cris. Il exprima d'abord sa joie de voir une réunion si importante et d'avoir entendu des discours si intéressants.

« Je ne viens pas, dit-il, au nom du gouvernement, mais au nom de celui que plusieurs d'entre vous connaissent si bien, de Mgr TACHÉ, votre vénérable archevêque. Je suis content de ceux qui prient avec nous et j'espère que les autres prieront bientôt. Assurément, nous ne sommes pas indifférents, nous missionnaires, à vos peines, à votre misère physique. Vous nous appelez *vos pères* et nous vous aimons comme nos enfants. Mais vos missionnaires n'ont pas quitté leur patrie, leurs parents, et tout ce qu'ils ont de cher pour s'occuper de vos corps ; ils viennent ici pour vous prêcher une vie meilleure et vous enseigner les moyens d'y arriver. Il faut aimer à vous faire instruire et procurer le même bienfait à vos enfants. Je vois ici un établissement magnifique qui fait grand honneur au gouvernement canadien, et qui est une preuve de son bon vouloir à votre égard. Ici, vos enfants sont instruits gratuitement dans la science des blancs. Ils apprennent tout ce qui peut leur être utile pour gagner honorablement leur vie plus tard, à la façon des blancs.

« Mieux que cela, ils entendent parler du bon Dieu et ils sont formés aux vertus chrétiennes. Quoi de plus avantageux pour ces chers enfants ! Cette école est vraiment l'honneur et la gloire de la religion et du gouvernement.

« C'est une nouvelle preuve de cette vérité incontestable que la religion, qui semble n'être destinée qu'à procurer aux hommes le bonheur de la vie future, leur assure encore ici-bas le bien-être et les plus douces jouissances. Vous m'avez demandé des missionnaires. Je suis heureux de constater l'estime que vous témoignez à ceux qu'on vous a déjà envoyés; je ferai tout en mon pouvoir pour augmenter leur nombre. Soyez tous heureux et contents; vivez comme de bons priants, vous en aurez la récompense éternelle. C'est le vœu de mon cœur. »

Le P. Camper avait été chargé de répondre en sauteux à tous les discours des sauvages. Il parla avec une vivacité et une force qui parurent faire grande impression sur les Indiens. Plusieurs métis étaient émus jusqu'aux larmes. Il fit un résumé succinct de la religion et il montra l'inanité du culte des faux dieux. C'est ainsi, sans doute, que parlaient les apôtres qui ont converti les nations. Ce discours a été l'emporte-pièce du premier congrès sauvage de Qu'appelle. Si le vénérable P. Lacombe, qui a tant fait pour le succès de cette belle fête, avait été présent pour adresser la parole en cris, la joie de tous eût été complète. Son nom a été prononcé plusieurs fois : « Où est le P. Lacombe? Va-t-il venir? »

Nous savons que les intérêts si graves de nos écoles catholiques le retenaient à Ottawa, où il a couronné son honorable mission auprès des évêques de la puissance du Canada, en présentant lui-même la pétition de l'épiscopat canadien tout entier demandant justice pour les catholiques du Manitoba et du Nord-Ouest.

En somme, ces fêtes de Qu'appelle ont fait un grand bien aux sauvages catholiques, et le paganisme y a reçu son coup de mort. De l'aveu des païens eux-mêmes, parlant par l'organe de Pia-pot, *les dieux s'en vont.*

Aussi, est-ce la persuasion intime des missionnaires que Pia-pot mourra chrétien ; le respect humain explique seul sa profession de foi au paganisme. C'est le cri de détresse du paganisme agonisant.

Le gouvernement canadien a pu se convaincre, une fois de plus en cette circonstance, qu'il n'a qu'à se louer de l'influence des missionnaires catholiques sur les sauvages tant païens que chrétiens.

Les paroles flatteuses du Supérieur général des Oblats, et les déclarations formelles du chef catholique O'Shouppe sont bien propres à calmer les sauvages et à les disposer à accepter la civilisation. Saluons, en terminant, la belle croix de Qu'appelle, qui inaugure l'ère nouvelle, l'ère de la colonisation, et qui symbolise les espérances de l'avenir. Puisse-t-elle être le gage des bénédictions divines sur ces vastes régions destinées à nourrir des peuples entiers !

Que personne n'oublie cependant qu'il y a encore des âmes à convertir dans le diocèse de Saint-Boniface, dont Qu'appelle fait partie, bien que la mission soit située dans les territoires du Nord-Ouest (Assiniboia). On compte 14 257 sauvages dans l'archidiocèse, et, sur ce nombre, 6 536 sont encore païens ! La moisson à recueillir y est plus abondante que dans aucun des vicariats du Nord-Ouest.

Pater noster... adveniat regnum tuum.

O Père ! que votre règne arrive !

UN TÉMOIN OCULAIRE.

A Prince-Albert. — Le 21 mai, le T. R. P. Général quittait Qu'appelle, et le lendemain il arrivait à Prince-Albert, où il avait la joie de trouver autour du vénérable Vicaire apostolique, Mgr PASCAL, une couronne de onze Pères et de six Frères convers. Voici le gracieux tableau

que le R. P. Cochin a tracé des événements qui se sont succédé pendant le séjour du T. R. P. Général.

Nous sommes assis depuis quelques instants sur le bord enchanté d'un grand fleuve qu'on appelle *la Saskatchewan,* et dont vous avez entendu parler bien des fois. Il est trois heures de l'après-midi; il fait un temps superbe, comme il en fait toujours le jour de la Fête-Dieu : un beau soleil au milieu d'un ciel bleu foncé. Un bon paysan breton, un émigrant arrivé dans ce pays depuis quelques jours, s'approche de nous, et soulevant un peu sa casquette : « Ah ! bonjour, monsieur, dit-il. Dame ! je n'vous connaissons point. — Bonjour, monsieur. Comment trouvez-vous ce pays-ci ? — Dame ! c'est un beau pays; mais y a ben des p'tites bêtes qui piquent; c'n'est point comme ça dans not' pays. Ah ! dame ! je n'm'y attendions point. Mais, monsieur le curé, comment appelez-vous ce p'tit bétail-là ? — Eh bien, monsieur, on appelle cela des *maringouins;* mais ceux-ci ne sont rien ; il y en a d'autres en hiver qui piquent bien plus fort. — Dame ! Ah ! ah !... Dans not' pays, c'n'est point comme ça... »

Nous allions entamer une conversation interminable, toute composée de « Ici c'est comme ça; chez nous c'n'est point comme ça », lorsque le son des cloches vint tout à coup nous délivrer de cette innocente conversation et attirer notre attention vers quelque chose de plus intéressant.

En face de nous, sur le bord du fleuve, d'une petite maison sans grande apparence, qu'on ne soupçonnerait point du tout être la demeure d'un prince de l'Église, nous voyons sortir un vénérable vieillard aux cheveux tout blancs ; il nous regarde avec un sourire si bon, si paternel, que nous ne pouvons nous lasser de le contempler avec un amour filial ; c'est notre très révérend et

bien-aimé Père Supérieur général. Il est venu de bien loin, de notre chère patrie, la France, pour nous voir, pour nous entendre et pour nous bénir. Il est accompagné de S. Gr. Mgr PASCAL, notre bon et vénéré Évêque et Vicaire apostolique, et du R. P. ANTOINE, son second assistant et son vénérable compagnon de voyage. Par toutes les issues de la maisonnette, on voit sortir onze Pères et six Frères convers du vicariat accourus de leurs lointaines Missions pour voir leur Père bien-aimé. J'oublie donc complètement mon interlocuteur, et je me joins à cette honorable compagnie.

Il faut dire ici en passant que c'est depuis mardi soir que nous jouissons de la présence de notre vénéré P. Supérieur général. Jeudi, vendredi et samedi, le R. P. ANTOINE, un véritable apôtre, nous a prêché une retraite, dont nous nous souviendrons toute notre vie, et, ce matin, nous avons renouvelé nos vœux entre les mains de notre bien-aimé Père. Puis, après la grand'-messe, il y a eu une belle et imposante procession du Très Saint-Sacrement porté par le T. R. P. Supérieur général de la cathédrale au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus. Comme ces cérémonies, si belles qu'elles aient été ici, ne sont pas nouvelles pour les lecteurs de nos annales, je leur en éviterai la description. Je leur dirai seulement que, depuis mardi soir, nous, pauvres missionnaires sauvages, si longtemps isolés, nous nous croyons en paradis, et nous chantons sinon à pleins poumons, au moins du fond de notre cœur débordant de joie : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Nous nous dirigeons donc tous vers la cathédrale, où, dit-on, doivent avoir lieu quelques cérémonies intéressantes. Je ne vous dépeindrai point cette église, belle quoique inachevée, son site incomparable, les charmes de la nature et le printemps de civilisation qui l'entourent.

Je laisse à d'autres plumes plus civilisées et plus poétiques que la mienne le soin d'en faire la description. Une foule compacte de Canadiens français, d'Anglais, de métis et quelques sauvages, en grand nombre catholiques, et en plus grand nombre encore protestants, les premiers poussés par les principes de leur foi, les autres plutôt par les convenances et la curiosité, se pressent aux abords de l'église. Quant à nous, nous entrons dans la sacristie; une douzaine de petits enfants de chœur charmants et pleins de vie revêtent leurs soutanes rouges et leurs beaux surplis en dentelle; puis on se rend en procession en face du maître-autel. Une belle statue du Sacré Cœur et, plus bas un christ magnifique, couleur de chair et de grandeur naturelle, apparaissent au-dessus du tabernacle; de chaque côté de ce tabernacle, deux beaux petits séraphins semblent s'anéantir de respect devant la majesté de Dieu. Notre très révérend et bien-aimé Père Supérieur général préside la cérémonie; tandis qu'il bénit ces précieux objets, nos cœurs débordent de joie, de reconnaissance et de ferventes prières pour les âmes généreuses d'outre-mer qui les ont procurés à Monseigneur par leurs aumônes.

Cette première bénédiction terminée, la procession, suivie de la foule, sort de l'église et vient se disposer en demi-cercle en face d'une magnifique statue en bronze du Sacré Cœur de Jésus placée dans une niche au-dessus du portail. C'est encore là un beau souvenir de la France, de Montmartre, de nos généreux compatriotes, de vrais amis du Sacré Cœur. Aussi nous ne pouvons contenir plus longtemps notre émotion, et de nos âmes s'échappe, plein d'enthousiasme, un beau cantique en l'honneur de celui qui a tant aimé les hommes. Puis, le T. R. P. Général asperge la statue d'eau bénite. Le Divin Cœur de Jésus a dû entendre favorablement la

prière de notre Père, et ces quelques gouttes d'eau envoyées à son image, ayons-en la douce confiance, retomberont sur chacun de nous, sur la foule qui nous entoure, sur chacune de nos Missions et sur le diocèse tout entier que nous représentons, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions.

La procession se remet en marche et se dirige quelques pas plus loin à gauche, où nous nous trouvons en face d'une nouvelle fondation. C'est encore quelques mille piastres sorties de quelques bourses généreuses de la mère patrie qui vont se changer en demeure épiscopale. Dans ce coin, à droite du côté de l'église, une petite excavation a été pratiquée, et, au-dessus, une grosse pierre est suspendue à une poulie attendant qu'on vienne la mettre en place. Le R. P. Lebret monte sur les fondations, et dans quelques mots anglais bien dits et bien sentis, explique à la foule attentive le pourquoi de cette cérémonie. Une bouteille, contenant l'acte de la fondation écrit en latin et signé par le Révérendissime Vicaire Mgr Pascal et ses assistants, est déposée dans l'excavation, et le T. R. P. Supérieur général, après les bénédictions d'usage, fait descendre à la place destinée la première pierre de la demeure qu'habitera le premier Évêque de la Saskatchewan. Sur cette pierre fondamentale, dans un vase en argent, quelques-uns des assistants, voire même des protestants, viennent faire tinter les élans de leur satisfaction.

Aussitôt après notre arrivée à Prince-Albert, nous avions dû nous mettre en retraite, et nos catholiques, ou, pour mieux dire, la population de Prince-Albert, avaient attendu avec impatience le moment favorable pour témoigner leurs sentiments au T. R. P. Supérieur des Oblats. Aussi, sur le perron de l'église, deux adresses sont présentées, la première, en anglais, par

l'honorable juge Mac Guire au nom de la population anglaise, et la seconde, en français, par M. Louis Shmits au nom de la population française et métisse.

Au Très Révérend Père L. SOULLIER, *Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.*

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Au nom des membres de langue anglaise de cette paroisse, je demande à vous offrir nos plus affectueux souhaits de bienvenue et à vous féliciter pour la haute position à laquelle vous avez été appelé comme Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.

Non seulement la cause de la religion, mais encore celle de la civilisation en général ont contracté une grande dette, toujours croissante, de gratitude envers l'esprit de sacrifice, le dévouement, le zèle de la noble armée que forment les missionnaires de votre Ordre. Ce sont eux, qui, aux premiers jours de notre histoire, laissant derrière eux les cités affairées, tout le confortable de la civilisation, s'exilant eux-mêmes de leur maison et de leur parenté, poussés par aucune ambition personnelle, aucune espérance de gloire ou de récompense terrestres, mais excités et enflammés seulement par l'unique désir de répandre la joyeuse lumière de l'Évangile et d'apporter au sauvage abandonné la connaissance rédemptrice du Sauveur, vinrent bravement dans les espaces presque sans fin de cette « grande terre solitaire », sans autre arme que le crucifix, parés d'aucune armure brillante, mais revêtus du sombre et simple costume de l'ordre, cette « robe noire », qui est devenue, pour les hommes rouges, le symbole du missionnaire catholique, du véritable ami des aborigènes.

Mais, très révérend Père, vous n'êtes pas un étranger

dans ce pays. Ce n'est pas la première fois que vos regards se portent sur la Saskatchewan aux flots agiles. Vous connaissez, mieux que je ne puis le dire, les espérances et les désappointements de ces premiers pionniers de l'armée du Christ, et si je rappelle brièvement leur souvenir, c'est simplement pour attester que nous, les témoins des fruits qu'ont produits leurs travaux, nous reconnaissons et nous voulons proclamer combien nous sommes redevables aux membres dévoués de votre Ordre, et combien sincère est la joie avec laquelle nous saluons leur Supérieur général.

Vous aurez sans doute remarqué avec plaisir les progrès considérables accomplis dans cette ville et les districts environnants, durant les onze années écoulées depuis votre dernière visite à Prince-Albert. En particulier, vous aurez constaté que l'Église catholique, comme toujours, n'a pas traîné dans sa marche en avant. Grâce aux efforts de notre évêque bien-aimé, nous avons maintenant, comme vous voyez, une cathédrale parfaitement conditionnée. Ce fut le premier soin de Sa Grandeur. Avec une abnégation digne d'éloge, elle a fait passer cette construction avant celle d'une résidence, pourtant bien nécessaire; mais nous espérons voir, avant que la neige papillonne encore, Sa Grandeur et ses dignes collaborateurs dans le sacerdoce logés dans une demeure plus convenable que celle dont ils ont joui jusqu'à présent.

Notre beau couvent, avec ses bonnes Sœurs, et une école sérieuse sont la preuve évidente que la cause de l'éducation est allée la main dans la main avec celle de la religion.

Mais notre population est relativement petite et pauvre, et nous avons confiance que nos humbles efforts pour nous aider nous-mêmes inviteront nos amis du dehors, et, en particulier, que Votre Révérence, une fois retour-

née sur les belles rives de la Seine, n'oubliera pas la paroisse qui travaille le long des flots de la Saskatchewan.

Pour conclure, très révérend Père, acceptez nos sincères remerciements pour votre bonne visite et permettez-nous, en vous souhaitant un *bon voyage*, de vous dire, non pas *adieu*, mais *au revoir!*

Signé au nom des catholiques de langue anglaise :

Tho. H. Mc Guire.

Très révérend Père,

Les catholiques de Prince-Albert de toute classe et de toute nationalité se font un agréable devoir de vous offrir la plus cordiale bienvenue et leurs plus respectueux hommages, en votre haute qualité de Supérieur général des révérends Pères Oblats. Ils ne peuvent pas rester indifférents à une visite si extraordinaire, si honorable pour eux et si consolante pour leurs pasteurs visite qui ne peut être, d'ailleurs, que très importante et très avantageuse pour eux et pour leurs frères disséminés dans ce vaste vicariat. Nous saisissons avec empressement cette occasion unique de vous témoigner notre profonde vénération et notre gratitude la plus vive, car nous n'ignorons rien de ce qu'a fait pour le Nord-Ouest la zélée Congrégation des missionnaires dont vous êtes aujourd'hui le chef aimé et respecté. En effet, s'il est un pays au monde qui a contracté une dette de reconnaissance envers les fils de Mgr de Mazenod, c'est bien le nôtre. Depuis cinquante ans qu'ils l'ont pris sous leur protection, ils ne l'ont plus abandonné. Au contraire, ils y ont dépensé tout le zèle et toute l'ambition dont ils étaient capables. Ils l'ont parcouru en tout sens pour y répandre la civilisation chrétienne, et, aujourd'hui, il n'y a pas un coin de l'Amérique du Nord qui n'ait reçu les bienfaits de leur apostolat.

Et cette petite Mission de Prince-Albert, à peine vieille de dix ans, a plus sujet encore que toute autre de se féliciter des faveurs reçues de votre généreuse Congrégation. Elle a l'heureux privilège de posséder dans son sein un évêque Oblat, évêque si bon et si bien-aimé de tous, et qui nous a voué toute son existence.

Elle a, de plus, deux Pères et trois Frères, tous missionnaires des plus charitables et des plus dévoués, qui nous font chérir tous les jours davantage l'Ordre religieux auquel ils appartiennent et à qui nous devons tout.

Quand nous considérons toutes ces erreurs, ces aberrations et ces désordres de toute sorte qui affligent le monde entier et que la religion seule peut conjurer, nous ne pouvons assez remercier le bon Dieu de nous avoir donné son Évangile, avec la grâce d'en observer tous les jours les préceptes vivifiants au moyen des avis, des exemples et du ministère de nos bons missionnaires. Pour toutes ces raisons, mon très révérend Père, vous ne voudrez pas douter de la sincérité des sentiments qui animent la population que vous voyez devant vous, et dont je m'efforce d'être le fidèle écho, quoique d'une manière imparfaite. Soyez donc le bienvenu, et puissiez-vous n'emporter que des souvenirs agréables de votre visite à Prince-Albert.

Quant à nous, nous ne pouvons que vous remercier d'être venu nous voir, et prier Dieu, par l'intercession de sa Mère Immaculée, dont vous portez le nom, de répandre sur votre auguste personne, sur celle de votre vénérable compagnon de voyage et sur votre Congrégation tout entière ses plus abondantes bénédictions.

Louis Smits.

Le très révérend Père remercie ensuite très chaleureusement les paroissiens anglais et français de Prince-Albert des précieux témoignages de respect et d'estime qu'ils lui donnent. Il exprime son étonnement de voir, après onze ans seulement, les rapides progrès qui se sont opérés, alors qu'il n'y avait à Prince-Albert qu'un seul missionnaire, le dévoué et regretté P. André, et quelques pauvres masures ne contenant qu'une poignée de métis et de sauvages, dont un très petit nombre seulement étaient catholiques, tandis qu'aujourd'hui se dresse une ville charmante, renfermant dans son sein environ quatre cents catholiques, ayant à leur tête un évêque, deux missionnaires et des Sœurs. Puis, au lieu de pauvres masures, une magnifique cathédrale, les fondations d'un bel évêché et un superbe couvent.

Il encourage Canadiens français et anglais, missionnaires et fidèles, chacun dans sa sphère, en termes très chaleureux et très éloquents qui demeureront à jamais ineffaçables dans le cœur de tous. Ensuite, le R. P. Lebret, qui parle bien l'anglais, sait trouver, dans sa verve tout exceptionnelle, les termes les plus heureux pour interpréter cette belle réponse du T. R. P. Supérieur général.

Cependant, tout n'est pas fini pour nous. Ce ne sera que mercredi ou jeudi prochain que nous nous séparerons pour retourner dans nos lointaines Missions. Pendant ce temps-là, nous allons encore jouir de la présence de notre bon Père et achever de verser tout notre cœur dans le sien.

Au moment où je recopie ces quelques notes, je me sens encore tout impressionné de cette belle retraite, de ces belles cérémonies que je n'avais pas vues depuis treize ans que je suis au milieu des sauvages les plus arriérés du vicariat. La vue de notre très révérend et bien-aimé Père et de tous mes chers Frères Oblats réunis

remplit mon cœur d'une émotion indescriptible, et c'est les yeux humides et le cœur rempli de regrets que je vais laisser Prince-Albert pour m'en retourner au milieu des barbares de Sainte-Angèle. *Fiat voluntas tua!* Enfin, le moment de la séparation arrive. Notre très révérend et bien-aimé Père et son compagnon nous regardent faire nos préparatifs de départ, et chaque fois que nos regards se rencontrent, c'est pour nous dire : « Adieu peut-être pour la terre, mais au revoir pour le ciel! »

L.-M.-C. COCHIN, O. M. I.

A Calgary. — Le 1er juin, le T. R. P. Général dit adieu à Mgr PASCAL et aux missionnaires du vicariat de la Saskatchewan et, toujours accompagné du R. P. ANTOINE, se dirigea vers Calgary. Ici nous cédons la parole au R. P. LESTANC, supérieur du district.

Le mois du Sacré-Cœur a été plus que jamais, cette année, un mois de sainte allégresse et de grâces exceptionnelles pour la maison de Sainte-Marie, ou mieux encore, pour le district de Calgary. Le Révérendissime Supérieur général de la Congrégation est venu nous visiter. C'est le 2 juin que ce bien-aimé Père est arrivé à la station avec son vénérable compagnon, le R. P. ANTOINE, à 1 heure du matin. Le P. LESTANC, supérieur de Sainte-Marie, le P. NAESSENS, principal de l'école industrielle de Saint-Joseph et le Frère scolastique J. DANIS attendaient au débarcadère les nobles visiteurs avec la voiture de l'école. Dans quelques minutes, nous descendions à la porte de la Mission, heureux de recevoir la bénédiction de notre premier Supérieur. Comme nos voyageurs étaient fatigués et avaient besoin de repos, ce premier entretien ne fut pas long. Les chambres se fermèrent vite et le silence le plus complet régna dans

la maison jusqu'après les messes du lendemain, 3 juin.

C'était le samedi et la journée fut consacrée à visiter le beau couvent des Fidèles Compagnes de Jésus et leurs magnifiques écoles, puis le bel hôpital des Sœurs grises. Ces deux établissements, avec une jolie église paroissiale, sont en pierres et en briques et jettent un vrai prestige sur notre sainte religion, dans ce pays où la majorité protestante s'accentue tous les ans davantage.

Le samedi soir, le train de Macleod nous amena les PP. LACOMBE, LEGAL, FOISY et les FF. PERRÉARD et BARREAU.

Le dimanche devait avoir lieu la réception publique. A 4 heures de l'après-midi, notre population était réunie. Un bon nombre de protestants étaient venus prendre part à la fête. Aux sons joyeux de notre bourdon, tous les Pères et Frères présents accompagnent au chœur Mgr GRANDIN, le R. P. Général et le P. ANTOINE. Toute l'assemblée est respectueusement debout, jusqu'à ce que le R. P. Général ait pris le fauteuil au milieu, sur le marchepied de l'autel, ayant à sa droite Mgr GRANDIN, à sa gauche le R. P. ANTOINE. A un signal donné, le docteur Édouard Rouleau et M. J. Costigan, avocat de la Couronne, montent au chœur, saluent profondément les héros du jour et lisent alternativement une adresse en français et une autre en anglais.

Au Très Révérend Père Louis SOULLIER, O. M. I., *supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.*

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Permettez-nous, citoyens de Calgary, d'unir nos voix aux concerts de louange et d'hommage que vous avez reçus depuis Montréal jusqu'ici, pour vous témoigner, nous aussi, tout l'amour et la reconnaissance que nous

devons à cet Ordre admirable des Oblats de Marie Immaculée, dont vous êtes le distingué Supérieur général. Nos cœurs ne sauraient exprimer en termes convenables tout ce qu'ils ressentent d'affection et de gratitude pour ces courageux Oblats, vrais enfants de Marie. Quel bien n'ont-ils pas fait pour notre sainte religion dans ces vastes territoires du Nord-Ouest, qu'ils ont ouverts les premiers à la civilisation chrétienne! Que de travaux, de souffrances, de privations de toutes sortes n'ont-ils pas endurés dans ces contrées sauvages! Quels martyres de tous les jours devrions-nous dire plutôt! Il fallait être vraiment des Oblats, très révérend Père, pour entreprendre l'évangélisation de toutes ces peuplades indiennes qui habitent cette partie de notre pays depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, et depuis nos grands lacs jusqu'à l'embouchure de la rivière Mackenzie, et même jusqu'au cercle polaire. Enfin, partout où il y a des âmes à sauver, nous trouvons de vos Pères, sacrifiant leur santé, leur vie même. Qu'il fait bon d'être catholiques, afin de pouvoir admirer dignement de pareils dévouements chez nos saints missionnaires, surtout chez les zélés Oblats de Marie-Immaculée! Que ne leur devons-nous pas nous-mêmes, citoyens de cette ville naissante? Vous en avez la preuve sous vos yeux, très révérend Père; ce monument-ci est dû à l'activité et au zèle de nos bons Pères Oblats.

Nous pouvons vous assurer, très révérend Père, notre concours unanime et notre union constante avec nos bons Pères, sous la sainte et prévoyante direction de notre vénérable et bien-aimé évêque, Mgr Grandin, dans tout ce qui tendra au bien de notre foi et à la gloire de notre mère la sainte Église catholique. Soyez persuadé que, tant que nos cœurs battront, nous et nos enfants resterons catholiques.

Nous vous souhaitons, très révérend Père, santé et longue vie. Que le bon Dieu daigne continuer de répandre sur votre Ordre religieux, et sur vous, Supérieur général de cette phalange admirable de soldats de Jésus-Christ, Oblats de Marie Immaculée, ses plus abondantes bénédictions!

Signé pour les paroissiens de Sainte-Marie de Calgary,

E. ROULEAU, M. D.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Votre arrivée dans ce grand pays de l'Ouest a été le signal d'universelles manifestations d'amour et de reconnaissance parmi les membres de notre sainte Église; et les réceptions qu'on vous a faites dans des centres plus populeux et plus riches, là-bas, à l'est de notre contrée, ont été si magnifiques qu'il nous est difficile de saisir combien seront inférieurs, comparativement, nos humbles efforts pour recevoir dignement le chef honoré de votre noble et dévouée Congrégation.

Nous nous rappelons, cependant, que votre Ordre est avant tout fondé sur l'humilité; que, pour lui, le salut des âmes a plus d'importance que la destinée des empires; que, pour lui, l'hommage de cœurs reconnaissants, rapprochés de plus en plus de Dieu par le moyen de ses dévoués apôtres, est plus précieux que les applaudissements de la multitude ou le faste de la richesse, C'est pourquoi, encouragés par cette pensée, nous osons, très respectueusement, nous approcher de vous, très révérend Père, pour vous souhaiter une cordiale bienvenue et déposer à vos pieds, vous qui représentez le grand Ordre des Oblats de Marie Immaculée, l'humble tribut de notre amour et de notre vénération. Nous aimons cet Ordre et ses membres à cause de leur douce bonté, à cause de leur charité pleine d'abnégation et de

désintéressement; aussi, parce que l'amour appelle l'amour, et que nous avons reçu les preuves abondantes de l'amour qu'eux-mêmes ont pour nous. Nous les vénérons, à cause de leur sainte vie; de leur patience dans les épreuves et les privations, de leur zèle infatigable et qui se sacrifie pour la cause de notre sainte religion. L'histoire de votre noble Congrégation est trop bien connue pour que j'aie besoin de la rappeler ici; ses exploits dans le champ des batailles de Dieu contre les pouvoirs de l'enfer et de l'idolâtrie n'ont pas besoin de nos éloges; ils sont écrits dans la pensée éternelle de Dieu. Il faudrait être aveugle, après avoir lu la vie du saint DE MAZENOD, pour n'y pas voir la main de la divine Providence, créant et dirigeant le caractère, les inclinations de cet homme grand et bon, qui devait jeter les fondations de cet Ordre glorieux de missionnaires, destiné à porter la croix du Christ et à répandre les fruits du Calvaire jusqu'aux plus sombres retraites de l'infidélité. A ceux d'entre nous qui ont vécu dans ce pays nouveau durant les dix dernières années, qui ont joui des bénédictions et senti l'influence directe des membres bien-aimés de votre Ordre qui ont été nos pasteurs, à ceux-là, la grandeur de la mission sacrée de vos missionnaires et la fidélité constante et dévouée avec laquelle ils l'ont remplie, sont apparues peut-être d'une manière plus spéciale. Dans leurs travaux, vos Pères ont obéi au commandement divin, et, dans les fruits de cet apostolat, les promesses divines ont été remplies.

Acceptez donc, très révérend et cher monsieur, nos assurances sincères et cordiales d'amour et de gratitude, tandis que nous prions humblement Dieu de vous bénir vous et tous les membres de votre saint Ordre, afin que vous et eux vous puissiez encore longtemps continuer la divine mission qui vous a été confiée: que ceux qui

ont faim soient rassasiés; que ceux qui sont nus soient vêtus; que les malades reviennent à la santé; que les aveugles recouvrent la vue, et que les brebis perdues soient enfin rassemblées dans le grand bercail du Christ.

J. COSTIGAN,
Avocat de la Reine.

Le Supérieur général répondit à ces compliments avec sa facilité et sa délicatesse ordinaires. Voici en substance cette réponse : « Messieurs et Mesdames, je suis très heureux de me trouver au milieu de vous et de voir les progrès réalisés à Calgary depuis ma visite en 1883. Tout a progressé à Calgary; mais les catholiques, je suis fier de le proclamer, ne sont pas restés en arrière. N'avez-vous pas une belle, vaste et solide église en pierres? N'avez-vous pas un couvent avec des classes magnifiques? N'avez-vous pas une Communauté aussi savante que vertueuse pour instruire vos enfants, les Fidèles Compagnes de Jésus, ces dignes religieuses dont les succès dans l'enseignement sont remarqués en France, en Angleterre, en Australie comme à Manitoba et dans le Nord-Ouest? Pour couronnement de vos institutions paroissiales, vous avez un hôpital qui est un honneur pour vous et pour la ville, qui est une source de bienfaits pour les affligés et les pauvres et cet hôpital est sous la direction si habile et si dévouée des bonnes, des admirables Sœurs grises de Montréal! Vraiment cette petite ville de Calgary a été visiblement bénie de Dieu! Vraiment vous devez une grosse dette de reconnaissance à Mgr GRANDIN, votre si digne pasteur qui a dirigé ces belles œuvres! Permettez-moi de vous dire que je suis fier de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends ici. Comment pourrait-il en être autrement? Je ne me crois pas un étranger parmi vous. Vous avez ici mes

enfants ; vous les aimez, vous les respectez, vous les aidez à faire le bien. Comment pourrais-je ne pas vous aimer? Soyez sûrs que je n'oublierai pas Calgary et que je ferai tout mon possible pour votre bien et pour votre satisfaction. Je vous remercie cordialement de cette belle démonstration à l'occasion de ma visite ; je vous remercie en particulier, vous, chers messieurs Rouleau et Costigan ; j'admire les nobles paroles que vous avez su trouver pour m'exprimer votre estime, votre affectueuse gratitude envers tous les membres de la famille des Oblats, particulièrement envers votre si digne évêque, Mgr GRANDIN. Je vous remercie tous, bons habitants de Calgary ; votre présence ici me parle agréablement au cœur et y laissera d'impérissables souvenirs. Comme je n'ai pas l'avantage de me faire comprendre de tous, je prie votre dévoué pasteur, le R. P. LESTANC, de vouloir répéter en anglais les quelques paroles que je vous ai adressées en français. » La bénédiction du Saint-Sacrement clôtura la séance.

Au sortir de l'église, une superbe voiture, attelée de deux magnifiques chevaux noirs, nous attendait, et le P. Général, Monseigneur, le P. ANTOINE, le P. LACOMBE et le P. Supérieur firent une promenade très pittoresque autour de Calgary. Nous fîmes une visite au premier emplacement de la Mission, et, ayant monté les côtes qui cernent la ville comme un cercle d'énormes murailles, nous pûmes, d'un coup d'œil, admirer les principaux monuments de la jeune cité et une bonne étendue des montagnes Rocheuses. Nous étions de retour pour le souper.

A l'École industrielle de Saint-Joseph. — Le lundi 5, tous les Pères qui devaient prendre part à la retraite n'étant pas encore arrivés, le P. Général fut heureux de profiter de la voiture de la police, mise gracieusement

à sa disposition par le major Jarvis, pour aller visiter l'École industrielle de Saint-Joseph, à 25 milles au sud de Calgary. Monseigneur, le P. ANTOINE et le P. LACOMBE furent de la partie, sans compter les jeunes Pères et Frères et deux soldats de la police, avec la grande voiture à quatre chevaux. Le voyage se fit aussi rapidement et aussi agréablement que possible, mais il fallut avaler de la poussière. Pour l'École de Saint-Joseph, cette visite fut une grande fête. Les sauvageons avaient fait grande toilette; les Pieds-Noirs avaient la face presque blanche. Tout l'état-major était sur pied avec ses élèves, et l'établissement semblait tressaillir d'allégresse. La joie brillait sur tous les visages, les drapeaux flottaient au vent et la fanfare jouait les plus beaux morceaux de son riche répertoire. Les compliments, les pièces dramatiques se succédaient avec les chants et la musique. Les petites filles, sous la direction si habiles des révérendes Sœurs grises, rivalisaient avec les garçons pour fêter les illustres visiteurs. C'était vraiment beau d'entendre ces jeunes sauvages, mais c'était tout au moins aussi surprenant de voir et d'inspecter leurs travaux en agriculture, menuiserie, cordonnerie, couture, économie domestique, etc. Le Supérieur général était émerveillé des succès obtenus dans cette école et ne ménagea pas les compliments aux maîtres, maîtresses et élèves. Ces derniers reçurent, en outre, quelques jolis présents, qu'ils apprécient bien mieux que des éloges. Le mardi, à 4 h. 30 de l'après-midi, le P. Général était de retour avec toute son escorte religieuse et militaire. Pour nous disposer à la retraite et nous aider à attendre avec patience les retardataires, les Sœurs nous avaient invités à dîner, et leurs élèves avaient préparé une démonstration en l'honneur du Supérieur général. Toutes ces politesses nous occupèrent agréablement jusqu'à

9 heures du soir. Quand nous rentrâmes au logis, nos PP. Desroches et Cunningham nous attendaient à leur tour et la retraite commença aussitôt.

Ce fut le P. Antoine qui nous prêcha cette retraite. Treize Pères, deux Frères scolastiques et cinq Frères convers y assistaient. Outre les instructions du bon P. Antoine, le P. Général nous donnait une conférence tous les jours. Avec quelle sainte joie nous passâmes ces jours, hélas, trop courts ! Avec quelle avidité nous goûtions la parole si substantielle, si persuasive, si enthousiaste du prédicateur ! Avec quelles délices nous savourions ces entretiens si touchants, si paternels, si imprégnés de l'esprit de notre Fondateur, que nous consacrait chaque jour notre bien-aimé P. Général !

La retraite fut couronnée par deux oblations perpétuelles (du F. Danis, scolastique, et du F. Barreau, convers) et la rénovation des vœux de tous les autres retraitants.

Chez les Gens du sang. — A peine la retraite finie, le 9 juin, à 7 h. 30 du matin, le P. Général, le P. Antoine, les PP. Lacombe, Legal, Van Tighem et Foisy et le F. Barreau prennent le train de Macleod. Quoique les rivières fussent partout hautes et bien dangereuses, le P. Général tenait à visiter les Missions de nos sauvages. Nous n'étions pas sans crainte au sujet de ce voyage. Grâce à l'obligeance des officiers de la police, les visiteurs purent se rendre chez les Gens du sang, Mission du P. Legal. Là, le P. Général put admirer, d'un côté, le dévouement, l'abnégation parfaite, la persévérance héroïque des missionnaires et la charité si touchante des Sœurs grises auprès de ces pauvres sauvages, et, de l'autre, l'indifférence, l'endurcissement, l'obstination de ces malheureux infidèles. Ces Gens du sang proclament hautement qu'ils veulent garder leurs superstitions et ne

veulent pas être chrétiens. Qu'y fait donc le missionnaire? Qu'y fait-il? Il baptise les petits enfants; les parents y consentent volontiers, parfois même ils viennent apporter ces chers petits au prêtre pour qu'il les baptise. De plus, c'est le missionnaire qui fait la propagande pour l'école industrielle. Parfois encore, et aujourd'hui plus souvent que jamais à cause de l'hôpital où les sauvages aiment à venir se faire soigner dans leurs maladies, parfois encore il lui est donné de baptiser quelques adultes en danger de mort. C'est là toute la consolation du missionnaire des Pieds-Noirs.

Voilà bien vingt ans que les prêtres sont là guettant le moment de la grâce : *Ecce sto ad ostium et pulso.*

Le mercredi 13 juin, nos visiteurs sont de retour de Macleod. Ils se reposent une journée et partent pour la Colombie Britannique le 15. Ce n'était pas sans inquiétude que nos voyions notre P. Général entreprendre ce voyage, à travers les montagnes Rocheuses. Les rivières y étaient si débordées, le chemin de fer y avait subi tant de dégâts ! Les communications interrompues pendant quelques semaines venaient à peine de recommencer leur cours; mais notre bien-aimé Père avait tout réglé d'avance et rien que l'impossible ne pouvait l'arrêter. Grâce à Dieu, sa confiance a trouvé le chemin presque partout réparé et n'a éprouvé que le retard d'un jour.

Le 11 juillet, à 2 heures du matin, nous avions encore le bonheur de revoir notre bien-aimé Père et ses inséparables compagnons, les PP. Antoine et Lacombe ; mais la joie ne fut pas longue. La carte de route était tracée et, le 12, le R. P. Général partait pour Saint-Albert; il y arrivait le soir même et y était reçu en triomphe par le clergé et la population. Du reste, vous avez déjà reçu ou vous recevrez le rapport du R. P. Leduc, supérieur de Saint-Albert.

Laissez-moi ajouter encore quelques lignes à ce rapport déjà trop long. La visite de notre P. Général a été pour nous tous une bien douce surprise et une vraie bénédiction. Partout où il a passé, il n'y a qu'une voix pour proclamer sa bonté, sa condescendance, son tact et ses manières nobles, sa perspicacité dans les affaires, sa facilité à résoudre les questions les plus embarrassantes, son habileté à tout ramener à la règle, sa fermeté à maintenir ce qui a été décidé, sa patience à écouter tous ses sujets. *Transiit benefaciendo.* Sa visite a fait un bien immense. Le R. P. ANTOINE est excellemment qualifié pour être le *socius* du Révérendissime Supérieur général et, sans aucun doute, il a grandement contribué au succès de la visite. *Deo gratias!*

J'ai l'honneur d'être, révérend et bien cher Père, votre dévoué Frère en J. et M. I.

J.-J. LESTANC, O. M. I.

II

LES RACINES DÉNÉES

Par le R. P. MORICE[1]

Considérée comme science distincte, la philologie comparée ne saurait se vanter d'une ancienne origine. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'elle était encore dans son enfance. Ce n'est pas à dire que l'étude des langues en vue de déductions philologiques n'ait été poursuivie au-

(1) Le R. P. MORICE, dont nous avons déjà donné des pages très intéressantes sur les Dénés de l'Ouest, veut bien nous communiquer quelques extraits d'une étude importante qu'il a publiée dans une revue anglaise. En insérant ce travail dans nos annales, nous exprimons à l'auteur tous nos remerciements et toutes nos félicitations, et nous lui demandons de ne pas s'arrêter en si beau chemin.